

**VIème Journées de Géographie Tropicale
Bordeaux, 6-8 septembre 1995
Pratiques de gestion de l'environnement dans les pays
tropicaux**

Axe 2 : Acteurs locaux et gestion de l'environnement

Evaluation du territoire dans le Nord-Est mexicain, Tamaulipas et Veracruz

**Jean-Yves Marchal
Orstom, département Milieux et activités agricoles**

Résumé succinct

Dynamique de l'occupation des sols, des structures foncières, des systèmes de production et dynamique des pouvoirs locaux vont ensemble. La recherche menée dans la partie nord-est du Golfe du Mexique a pour but de comparer comment évoluent les structures et pratiques du pouvoir dans les sociétés locales, sous l'effet des décisions économiques qui se sont succédé depuis les années 1910-30.

Les choix de développement et les priorités données à certaines formes de gestion de l'espace sont présentés en leurs lieux. On reconnaîtra, ici, la force et, là, la dépendance des acteurs locaux dans la gestion de leur environnement.

Esquisse

Le "naturel" est composé d'un ensemble de traits physiques communs à la partie nord du Golfe du Mexique, du rebord de l'altiplano à la mer, sur lequel jouent, d'une part, l'influence océanique (est-ouest) et d'autre part, le gradient de la sécheresse continentale (nord-sud).

Paysages verts du sud et plus terreux du nord s'étalent en collines, plateaux bas (hauteur moyenne 300m) et plaines, paysages parcourus par un chevelu hydrographique (dense au sud, ténu au nord) entre front montagneux et mer. Il s'agit des basses-terres ou terres chaudes du "tropique humide" mexicain. La barrière de la Sierra Madre Oriental (2 500m d'altitude) apparaît souvent de loin, bien qu'à distance variable de la côte. Celle-là est presque rectiligne, basse, frangée de lagunes et trouée par quelques estuaires dont le plus important est celui du rio Panuco qui forme limite entre les deux Etats : du Tamaulipas, au nord, et du Veracruz, au sud (figure 1).

La variation saisonnière des pluies (régime tropical et subtropical) et leur intensité selon la distance à la côte et le type de relief rencontré, combinés au gradient écologique nord-sud font que du Veracruz au Tamaulipas, l'ambiance chaude et humide (22-26 degrés centigrades; 800-1400mm de pluie, en moyennes annuelles) perd progressivement de l'influence au profit d'un climat devenant sec, au nord du Tropique du Cancer.

En 1990, le Veracruz (73 000km²) rassemblait 6,3 millions d'habitants et le Tamaulipas (80 000km²), 2,3 millions.

Une gestion de l'espace différenciée

Il y a bien longtemps, les Indiens étaient les seuls occupants. On les rencontre toujours en montagne et sur les îlots de hautes

collines qui surgissent en plaine, en positions de «refuge». En plaine, c'est un «melting pot», de moins en moins brassé à mesure que l'on s'avance vers le nord. Nous parlerons peu des «refuges» pour parler essentiellement de la population de plaine, sans autres distinctions que celles d'éleveurs et de cultivateurs. Bien entendu, il y a aussi les gens des villes, mais là n'est pas le propos.

Dans le nord-est du Golfe, depuis l'établissement des Espagnols, XVIème siècle au Veracruz, XVIIIème siècle au Tamaulipas, le gros de l'activité économique a été et demeure l'élevage, majoritairement exercé par ceux qui détiennent la propriété de la terre. Dans l'énoncé qui suit, nous leur donnons la place qui convient en faisant observer, toutefois, qu'au fil du temps, l'élevage n'a plus été réservé aux seuls possédants. Aujourd'hui, il y a les «gens de la tradition» et les nouveaux promus, moins fortunés et pas toujours propriétaires fonciers.

Parce qu'ils tenaient la contrée, les grands éleveurs n'ont accepté qu'avec réticence l'arrivée puis l'installation d'immigrants de condition humble, originaires de la sierra et de l'altiplano. Car, de salariés qu'ils étaient en début de XXème siècle (dans les haciendas, sur les chantiers et dans les villes), ces «intrus» se sont convertis rapidement en pionniers agricoles, dans l'ombre de compagnies pétrolières étrangères, puis légalement dans les dotations de la Réforme Agraire (cas du Veracruz), ou encore sont venus remplir les centres de peuplement accompagnant l'aménagement de districts hydroagricoles (cas du Tamaulipas).

Introduisons une incise pour nous garder des erreurs possibles d'interprétation sur ce que recouvrent les mots : agriculteurs, éleveurs, cultivateurs, propriétaires privés (ou «petits propriétaires») et ejidatarios, gens des ejidos, appelés encore «propriétés sociales»). D'abord et par définition, «agriculteur» est un terme générique qui englobe les activités de culture et d'élevage. C'est une erreur que d'opposer agriculteur à éleveur. Maintenant, pas plus que le propriétaire est forcément éleveur (mais il l'est souvent; parfois il est cultivateur ou combine culture et élevage, élevage qui n'est pas exclusivement bovin), l'ejidatario n'est pas obligatoirement cultivateur. Le propriétaire n'est pas toujours riche et l'ejidatario,

pauvre. S'il arrive assez souvent que le propriétaire (que l'on associe presque toujours à «ranchero», possesseur d'un ou de «ranchos») s'arrange (c'était illégal jusqu'en 1992) pour exploiter des lots d'ejidos, en revanche un ejidatario peut avoir acheté des terres et, ainsi fait, être à la fois ejidatario et propriétaire. Ajoutons pour terminer ces mises au point que le propriétaire n'est pas forcément blanc d'origine latine ou anglo-saxonne et l'ejidatario, indien ou métisse. Dans les lieux que nous étudions, propriétés privées d'une part, et ejidos et biens communaux d'autre part, se partagent l'espace à peu près moitié-moitié.

Les forces sociales se lisent dans le paysage

Un premier survol du nord-est du Golfe, appuyé sur les cartes, offre la possibilité de distinguer les principaux types d'occupation du sol dans des paysages naturels de plus en plus transformés (figure 2). Parmi ceux-ci, on distingue, au nord du rio Pánuco, dans la zone écologique de la forêt épineuse caducifoliée, des formations sylvo-pastorales, du type «brousses à bétail» (Bataillon, 1991). Là, l'humidité est insuffisante pour que pâturages artificiels comme cultures puissent se maintenir sans apport d'eau. Au sud, ce qui reste du «naturel» (ancien domaine de la forêt sempervirente) offre encore de beaux vestiges forestiers, souvent entaillés par le parcellaire agricole, aux abords des villages. Ils se maintiennent plus durablement, en bosquets denses, sur les crêtes collinaires, depuis Ebano jusqu'à Papantla (Puig, 1976, 106).

Le long du même gradient latitudinal, et de plus grande ampleur que les formations sylvo-pastorales du nord, on observe, au sud, l'emprise du pâturage herbeux, associé ou non aux reliques forestières. Il s'agit de vastes prairies pigmentées de grands arbres d'ombrage et souvent compartimentés par des haies vives, qui s'accrochent aussi bien des terrains plats que des ensembles collinaires, voire des vallées à pente forte des contreforts de la Sierra Madre. D'immenses domaines d'un seul tenant éliminent toute culture sur des dizaines de km². Pour trouver des ensembles

d'aussi grandes surfaces, il faut repasser le Pánuco et s'intéresser aux immenses damiers agricoles du sud (Pujal Coy, Mante) et du nord du Tamaulipas (San Juan, Rio Bravo), ou bien encore redescendre plein sud et survoler les ejidos sucriers de Pánuco et de El Higo (Nord-Veracruz) et atteindre, enfin, Martinez de la Torre (Centre-Veracruz) Mais cette fois, il s'agit d'aménagements mécanisés, taillés dans la forêt claire, pour la culture du coton, du sorgho (Altamira, Gonzalez) et de la canne (Cd. Mante, Xicontenatl, Pánuco, El Higo, Martinez de la T.) ou l'horticulture (Cd. Mante, Altamira, Gonzalez). Un autre type d'aménagement, moins développé toutefois, correspond aux plantations de sisal qui s'étendent au nord de Cd. Victoria, dans une partie sèche, non irriguable du Centre-Tamaulipas. Elles remplacent le fourré épineux sur plusieurs milliers d'hectares (Puig, *ibid.*, 104)

En comparaison avec ces grands ensembles spatiaux, les cultures vivrières (surtout maïs, haricots) avec ou sans arrosage, sont les plus communément réparties, partout, au nord aussi bien qu'au sud, en lots plus ou moins étendus autour des villages, en unités plus vastes sur les terrasses alluviales, parfois en clairières dispersées (centre et nord du Tamaulipas). Enfin, le semis régulier des plantations de bananiers, ananas, papayers, parfois de cocotiers, apparait en blocs digités le long des dessertes rurales et routes proches de la côte.

Sur des superficies plus amples que celles des plantations côtières, s'organisent les vergers d'agrumes de l'intérieur, animés par une dynamique d'extension rapide dont témoigne l'étude comparative des missions aériennes (par ex. prises de vue en 1976 et 1986). Cette évolution qui se fait aux dépens des cultures vivrières, voire localement ceux de canne (années 1970 à Alamo; depuis 1992, à Martinez de la Torre), gagne surtout sur les terres d'élevage, que le changement d'occupation du sol soit lié à la décision de l'exploitant ou à celle d'ejidatarios ayant décidé de planter des arbres dans une propriété ne leur appartenent pas (processus d'invasion de terre).

Le temps et l'espace des éleveurs

Le Golfe occupe une place de choix dans le développement de l'élevage bovin, tant à propos du Mexique que de l'ensemble latino américain. D'abord, parce que c'est sur les rives du rio Pánuco et les plages du Veracruz que furent débarqués les premiers bovidés venus de la péninsule ibérique et acclimatés aux Caraïbes, ensuite, parce que c'est dans la contrée qui deviendra Intendance puis Etat du Veracruz que furent accordées les premières «estancias de ganado mayor». Le Tamaulipas, quant à lui, ne connut l'élevage que de manière contingente et épisodique (hautes vallées arrosées de l'ouest) jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, quand il fut définitivement colonisé.

Compte tenu de sa situation géographique et géopolitique, le Veracruz se spécialisa dans l'exportation des peaux et des cuirs et la fourniture de viande sur pieds aux villes de la province. A la fin du XIXème siècle et une fois l'infrastructure ferroviaire en place, la commercialisation des produits d'élevage (y compris lait et fromage) s'est accélérée et diffusée sur de plus longues distances. En 1940, plus de 850 mille bovins étaient recensés dans le Veracruz (surtout au nord et au centre), le double en 1950 et 3 millions à la fin des années 1960 (surtout au nord et au sud, spécialisation d'élevage d'embouche) (Ortiz, 1992). Dans les années 1980, la densité bovine était de 63 têtes au km² quand la densité humaine avoisinait les 74 hab./km² (Barrera et Rodriguez, Coord., 1993). On croit savoir que le troupeau veracruzain approche les 5 millions de têtes. Le troupeau tamaulipeco n'est pas en reste, bien que d'effectif plus réduit. La modernisation des «ranchos» et abattoirs du Tamaulipas fait que cet Etat se place, aujourd'hui, aux côtés du Veracruz, aux tout premiers rangs parmi les fournisseurs en viande des villes de l'altiplano.

De très fortes garanties

Partout au Mexique, le grand tournant de l'élevage s'amorce à la fin des années 1930, pour s'épanouir deux décennies plus tard, une fois atténués les effets d'une épidémie de fièvre aphteuse (1947-52) qui malmena les premiers essais de modernisation. Trois dispositions légales furent prises en faveur des éleveurs, qui expliquent ce grand tournant.

En 1936, le président Cardenas institua le «Certificado de Inafectibilidad Ganadera» dont le but était d'accorder, pour une durée de 25 ans, des concessions aux éleveurs, principalement à ceux des Etats du nord de la fédération, afin de les encourager à accroître la production de viande. A cette date, il ne s'agissait pas encore d'un instrument juridique de défense de la corporation face à la demande paysanne de terres à cultiver. Cependant, l'année suivante (1937), une loi promulga les «Asociaciones Ganaderas» qui donnait à ces dernières l'exclusivité de promouvoir, sur l'ensemble du territoire national, le développement de l'élevage pour contrecarrer l'importation de viande nord-américaine. C'est à partir de ce moment que les éleveurs apparurent comme un groupe économique (et politique) omnipotent et que la tension s'accrût en milieu rural. Car les associations s'emparèrent du droit d'"inafectabilité" comme d'une arme contre la Réforme Agraire. Il y eut détournement de la loi. Organisé hiérarchiquement, de la «Confederación Ganadera» de niveau national, aux «Asociaciones Locales» de niveau municipal, en passant par les «Uniones Regionales», le dispositif permettait d'organiser les maillons légaux d'une chaîne apte à recevoir les crédits en chaque lieu et au moment opportun, avec la garantie de l'Etat. En apparence, rien que de la technique bancaire destinée à soutenir une filière de production bien structurée. Dans les faits, la fabrication d'un détonateur de conflits fonciers.

Enfin, en 1947, au début de la présidence de M. Aleman, le «Código Agrario» accrût encore le pouvoir des éleveurs en leur permettant, à la date d'échéance du certificat accordé par la loi de 1936, de faire enregistrer une partie de leurs propriétés à des fins exclusives d'élevage. Cette fois, il s'agit de faire reconnaître sous

le nom de «Pequeña Propiedad Ganadera» (Petites propriétés d'élevage) des espaces définitivement protégés du «reparto agrario» (partage des terres). Une seule limite est fixée par la loi : la superficie reconnue ne doit pas excéder ce qui est nécessaire à une charge bovine de 500 têtes, selon la capacité fourragère du terrain. Cette définition ambiguë a permis les abus que l'on devine quant à l'estimation des superficies enregistrées. Il ne faut donc pas s'étonner si la tension sociale fondée sur la question foncière est vive et que, suivant les régions et les unités municipales, il s'agisse d'une guerre latente entre, d'une part, les ejidatarios qui cherchent à agrandir leurs dotations (processus d'«ampliación»), les ejidatarios dotés provisoirement, et les paysans sans terre («vecinos») et, d'autre part, les propriétaires de troupeaux; par association, tout propriétaire de terre. Cette guerre s'ouvre régulièrement par l'invasion des pâturages.

En revanche, autre face de la monnaie, il n'y a pas lieu de s'étonner si, dès 1970, plus de 75% de la production bovine étaient fournis par les «petits propriétaires», en moyenne nationale. Pas plus que de constater, d'une part, dans la Huasteca veracruzana, 70% de l'espace rural dévolus aux pâtures et, d'autre part, un accroissement de l'espace pâturé dans le Totonocapan (Papantla-Martinez de la Torre), comme suit : 1940, 21,6% de l'espace rural; 1950, 25,5%, 1965, 30,8% et 1984, 42,5% (Ortiz, 1992). Pour cette même et dernière année, dans le Sud-Tamaulipas, l'espace pâturé atteignait 57% de la surface productive et 55% sur l'ensemble de l'Etat (Toledo, 1987). Veracruz et Tamaulipas se placent parmi les 15 Etats où plus de la moitié de l'espace agricole est consacré aux bovins (Barrera, 1992), sans oublier que l'espace cultivé approvisionne également le bétail en plantes fourragères (maïs fourrager, sorgho et soja, au Tamaulipas). L'emprise spatiale des éleveurs est donc considérable.

L'insertion des petits

Apportons quelques nuances. Sous la présidence de L. Etcheverria (1971-76), une politique visant à créer in extenso des ejidos d'élevage collectif a été lancée (assez vite abandonnée) et, depuis trois autres présidences (presque 20 ans), les ejidatarios bénéficient plus facilement qu'auparavant de prêts à l'élevage, dès lors qu'ils s'affilient aux «Uniones Ganaderas». Le panorama change donc peu à peu. Un peu partout, les fiefs de l'élevage se sont ouverts à des membres (ou «socios») qui sont de tout petits propriétaires ou ejidatarios (exemple d'Alamo, Ver.), dans le même temps où, pour les gros éleveurs, le prix de la viande ne permet plus de récupérer, aussi facilement que par le passé, investissements et intérêts (Carillo, in Barrera et Rodriguez, Coord., 1993). Beaucoup sont endettés.

Les statistiques de Veracruz confirment cette évolution. Dans cet Etat, où l'on recense le plus grand nombre d'ejidos (12% du total national), 28% de ceux-ci affichent l'élevage comme première activité (Cambrezy et *al.*, 1990, 1991). C'est donc que, non seulement des espaces dotés sont en pâtures ce qui peut s'expliquer, soit par le «destino» agraire (tracé à grands traits au moment de la fondation de l'ejido), soit par des ventes illicites et des locations de parcelles au profit des propriétaires de bétail du lieu mais, qui plus est, les ejidatarios sont aussi possesseurs de troupeaux, tout en se consacrant à d'autres activités rurales. C'est un moyen comme un autre de diversifier les occupations, puisque les cultures «básicas» (de base) ne sont plus rémunératrices. C'est un petit élevage, au même titre qu'un petit commerce ou un petit emploi en ville (Perez, in Barrera et Rodriguez, Coord., 1993).

En tout état de cause, il n'y aurait plus un seul modèle, mais plusieurs types d'éleveurs, avec des cas hybrides comme celui des ejidatarios enrichis qui souhaitent accéder au rang de «rancheros», sans parler des citadins tenant boutiques, qui sont aussi propriétaires de quelques vaches.

Le Tropic humide et subhumide du Golfe est devenue une aire bourgeonnante d'élevage d'embouche, depuis 50 ans, avec amélioration du pâturage et sélection génétique aboutissant à l'augmentation de poids des animaux et l'amélioration de qualité de la viande. Toutefois, la formule extensive de la pâture est loin d'avoir disparue si l'on considère que, dans la Huasteca, l'élevage performant se juge sur le rapport moyen de 2 têtes de bétail/1 ha. C'est vrai que la stabulation est mieux connue, que l'achat de compléments (au cours des mois secs) est plus courant, mais l'essentiel de la production bovine repose, soit sur de grandes prairies, sans rotation de pâture (Veracruz), soit sur les brousses en milieu sec (Centre-Tamaulipas). L'élevage a repoussé sa frontière, accaparé l'espace et concentré la richesse, sans création proportionnelle d'emplois. Il est notoire que les aires d'élevage exclusif présentent les plus faibles densités humaines. Quelle autre utilisation du sol est en mesure de faire pare-feu à la «ganaderización» (extension de l'élevage) ?

La poussée des cultivateurs

A suivre ce qui vient d'être dit, on pourrait penser que les cultivateurs appartiennent à une espèce en voie d'extinction, les cultures n'occupant que 33% de l'espace rural du Sud-Tamaulipas et 30% du Nord-Veracruz. Le fait que chez tout producteur l'éventail de ses activités se soit ouvert et que le profil cultivateur-éleveur se rencontre aujourd'hui plus souvent qu'hier ne change rien au fait que, d'une manière générale, les superficies cultivées ont, soit conservé les positions occupées d'il y a 50 ans, soit perdu du terrain. Les cas contraires sont ceux des aménagements hydroagricoles du bassin du Pánuco et du Sud-Tamaulipas, encore que la pâture s'y étende parfois contrairement aux projets initiaux. Localement, dans le détail, on peut observer des poussées, des reprises agricoles, mais jamais de franche conquête (Nord-Veracruz).

En plaine, l'espace cultivé apparaît en bassins, le long des cours d'eau, ou en casiers irrigués. Les cartes au 1.250 000 de l'usage du sol (INEGI) en rendent compte et signalent également une répartition en taches et clairières sur le piémont. Cette répartition coïncide avec les aires les mieux peuplées.

Une poussée diluée

Cette évolution vient contrarier les espoirs de ceux qui, au siècle dernier ou dans la première moitié du XXème siècle, voyaient dans la luxuriance de la végétation l'indicateur de possibilités agricoles prodigieuses. Fages (1853, 11) s'extasie de la richesse de la Huasteca et prêche pour sa mise en culture hâtive qui, par le défrichement, devrait «faire diminuer l'insalubrité du climat». Prieto (1873) vit du même espoir pour le bassin du Guayalejo (Sud-Tamaulipas) et, plus récemment, l'agronome De la Peña (1946, T 1, 93) estimait que la plaine du Nord-Veracruz " a d'énormes potentiels pour la culture mécanisée à grande échelle, de maïs et de haricots, là où il n'y a pas de facilités données à l'irrigation, avec la possibilité d'obtenir deux récoltes annuelles". Ces progressistes concevaient le développement régional sur la base de la culture mécanisée et non sur celle du «pâturage cultivé». Un destin contrarié, donc..

Communément, ce sont les prairies qui ont bénéficié du défrichement par un jeu subtil dénoncé comme une dépossession, et de l'usage du sol et des droits à la terre. A nouveau, De la Peña, (*ibid.*,149) s'en explique : "Dans le nord du Veracruz, il y a beaucoup de paysans sans terre, là où commence à peine la Réforme Agraire, qui n'ont aucune possibilité de s'opposer aux intérêts des éleveurs. Habituellement, l'éleveur autorise le paysan à déboiser, là où il veut, pour semer, sans payer aucune rente (...), à charge pour lui de semer de l'herbe avec le maïs, afin de transformer la terre de culture en pâturage". Une fois la terre enherbée, les dernières façons s'effectuent au tracteur. Le propriétaire n'a plus besoin de

main d'œuvre. (Verduzco, 1982). Cette précision vient rappeler que, dans la pratique, les propriétés privées, majoritairement vouées aux pâturages, s'accoutument de faibles densités humaines (Ariel de Vidas, 1994), situation qui n'est pas le propre du Tropic humide.

Et l'on pourrait s'interroger encore davantage sur le maintien de l'agriculture si la Réforme Agraire n'avait pas été soutenue (avec des hauts et des bas) pour partager la terre, durant plus de 70 ans, et si, corrélativement, la population de la campagne n'avait pas crû, les deux phénomènes, étroitement associés, ayant participé à la mise en culture de terres pionnières.

D'abord, c'est la demande urbaine qui, à l'orée du XXème siècle, a déclenché l'ouverture de nouveaux terrains de cultures («traditionnelles» comme maïs, haricot, piment, canne à sucre) en même temps que les commerçants contrôlaient des plantations pour l'exportation, le long de la côte (tabac, bananes, agrumes) et exploitaient les bois précieux, en forêt. A cette époque, le bétail était laissé en libre parcours dans les haciendas de l'arrière-pays. Il prélevait son lot de nourriture entre herbe et feuilles, en se déplaçant sans trop modifier la nature.

Mais il eût, au sud du Pánuco, le «choc pétrolier» (1900-1930) fait d'abattages, d'incendies de végétation, de ravages occasionnés à la forêt, pour dégager le terrain et extraire une nouvelle richesse. Alors, le long des pistes récemment aménagées, les cultures se sont développées. Mais aussi la végétation herbeuse, notamment là où la formation de savane était naguère prépondérante. Le défrichement provoqué pour des fins industrielles (la recherche pétrolière) a donc lancé la compétition entre culture et pâture.

Puis sont intervenus le fractionnement des propriétés privées et la division des terres d'Etat (à partir des années 1920) aux bénéfices de dotations agraires, les unes ne demandant pas plus qu'un arpentage, là où s'offre la possibilité de cultiver sous pluie (l'irrigation d'appoint étant peu nécessaire au sud du 22ème parallèle), les autres nécessitant l'aménagement de districts irrigués (au voisinage et au nord du Tropic du Cancer). .

Dans un premier temps, les défrichements, plus ou moins ardues selon le type de formations végétales à abattre, effectués à la hache suivis de brûlis ou au moyen de machines, ont ouvert la terre à la culture, en sauvegardant quelques réserves végétales. La mise en valeur n'était pas forcément destinée à l'autoconsommation. Maïs, haricots et piments pouvaient s'accommoder d'un commerce interrégional et il y eût même créations d'ejidos sucriers (Cd. Mante, Tamaulipas; Pánuco, El Higo, Martinez de la Torre, dans le Veracruz)). On assistait à une colonisation agricole aux dépens des espaces vierges (forêt dense) ou, plus communément, des savanes pâturées de manière extensive. Ainsi faisant, de dotation en dotation, le Tamaulipas a pu bénéficier de 1370 ejidos (2,45 millions d'hectares) et le Veracruz de 3612 ejidos et communautés agraires (2,95 millions d'hectares), ce qui n'est pas peu (Inegi, 1994, 85).

La «ganaderisation» de l'espace, avec l'appui gouvernemental que l'on sait, est venue s'interposer à ce mouvement à partir des années 1940, quand il s'est agi d'ensemencer le sol de nouvelles graminées, essentiellement dans la Huasteca : «pangola» ou *Digitaria decumbens*, «guinea» ou *Panicum maximum* et autres variétés telles *Panicum sp. et paspalum sp.* (Puig, *ibid.*, 105). Alors, la prairie artificielle, appelée encore «pâturage cultivé» a concurrencé le champ, au point que l'on pourrait ironiser en disant que «tout est espace cultivé» dans le Nord-est du Golfe, du moins jusqu'au Tropique, car au nord de ce dernier, les pâtures naturelles restent dominantes, faute de pluie.

Les vergers porteurs

Actuellement un autre facteur intervient dans le paysage : l'arboriculture. De place en place, soit elle repousse les cultures "de base", soit s'implante dans les prairies. Dans ce nouveau cycle agricole, les éleveurs emboîtent parfois le pas aux cultivateurs, tant ejidatarios que «petits propriétaires», parce que oranges, citrons, pamplemousses se vendent à de bons prix, en tout cas avec

de meilleures marges bénéficiaires que d'autres produits. Depuis les années 1970, 1980 selon les cas, et avec des fluctuations annuelles, produits tropicaux comme produits de base se vendent d'autant plus mal que l'Etat lésine à apporter son appui aux cultures, contrairement à sa politique généreuse de soutien à l'élevage. Le café des sierras comme le tabac et la banane des terrasses alluviales, de même que la canne à sucre (irriguée ou non) de plaine sont en crise, pour des raisons différentes les uns des autres. Cultiver maïs et haricots n'attire plus (fluctuations à la baisse des prix garantis et concurrence de l'importation), sauf à être autoconsommés ou écoulés sur le marché local. L'horticulture (pastèques, tomates, concombres, courgettes, aubergines, oignons) attirerait davantage la convoitise si ses coûts de production élevés (intrants et main-d'œuvre) ne réservaient pas cette activité particulière à l'initiative d'entreprises qui possèdent ou louent des parcelles irriguées (Sud-Tamaulipas). Tant et si bien que ce sont les agrumes qui semblent offrir les gains les plus intéressants sans investissements et risques majeurs. Beaucoup s'y essaient, imitant en cela les précurseurs de l'Etat du Nuevo León, tels les propriétaires et ejidatarios de Martinez de la Torre, Papantla et Alamo-Tuxpam, pour le Nord-Veracruz, ainsi que ceux du Tamaulipas, s'ils bénéficient d'irrigation branchée sur de petits cours d'eau : municipales de Llera, Gonzalez, Gomez Farias (Sud-Tamaulipas) ou de Padilla, Güemez, Jimenez, Cd. Victoria (Centre-Tamaulipas). Toutefois, là encore et déjà, se profilent selon l'année une chute saisonnière des prix sur le marché national, une commercialisation indécise des fruits frais avec les Etats-Unis ou l'Asie (1992-93), parfois un blocage des exportations de jus concentrés destinés aux Etats-Unis et à l'Europe (1992).

Les cultures composent un patch-work d'incertitudes, aux couleurs vacillantes, ce qui explique sans doute que les cycles de production se succèdent sur des périodes courtes et que les cultivateurs soient amenés à s'organiser par eux-mêmes en associations et coopératives. Selon les lieux et les circonstances, ils apparaissent plus performants que les éleveurs. Mais, parmi ces derniers, ceux

qui ont créé des vergers, sont membres des associations de citriculteurs.

Les vieilles souches

La Sierra Oriental comme les hautes collines d'Otontepec et de Papantla, qui émergent en plaine, sont les vieilles aires de peuplement inter-ethniques. Dans la Huasteca veracruzaine, sur 190 000 habitants recensées en 1980, 120 000 parlaient une langue indigène (Nahua, otomi ou tepehua) et, dans l'ensemble d'Otontepec, sur 150 000 habitants peuplant une dizaine de municipes, plus de 70 000 parlaient les deux langues citées et le huasteco.

Même constat plus au sud, dans le Totonocapan: sur un peu plus de 440 000 habitants recensés en 1980, 130 000 parlaient nahua ou totonaca (Marchal et Palma, 1985).

Ces secteurs sont agités de conflits sociaux, quand il ne s'agit pas de manifestations violentes (soulèvements de 1846-49, affrontements des années 1970), du fait du comportement des «caciques» issus de la bourgeoisie d'élevage et des «techniciens des bureaux officiels» face aux besoins en terre cultivable d'une population en accroissement (Ariel de Vidas, 1993). L'exemple donné par De la Peña (*op. cit.*) s'applique ici pleinement. Population indigène rime avec montagne, enclavement et marginalité, selon les critères de la production agricole (pratiques de culture archaïques, faible productivité, faible production) et du bien-être (encadrement sanitaire et éducatif déficient, rusticité de l'habitat, desserte rurale inexistente). Ajoutons : et les problèmes fonciers.

En direction de Chicontepec (Veracruz.) et du «balcon huasteco» (Tamaulipas.), une autre nature commence : hauts massifs et vallées profondes. Parfois, selon l'altitude atteinte et la pression climatique du jour, les nuages sont sous nos pieds, masquant la plaine. Les pentes sont couvertes d'arbres, parfois de véritables

forêts s'en emparent, ou de champs dont la géométrie est d'autant plus nette qu'ils sont situés sur des versants de forte pente et que, vus de l'autre bord, on les observe en paysage-plan. En bas et en haut, sur les parties les moins accidentées : le pâturage. Le découpage foncier peut s'interpréter facilement.

Sur les pentes, l'habitat se disperse, de maison en maison, chacune entourée de son «solar» (petit jardin). Les toits de loses, tuiles, bois goudronné ou tôles brillent et jettent des éclats sous le soleil. Venir ici, en étant parti de la plaine, c'est remonter l'histoire. En quittant la plaine du Nord-Veracruz, une seule piste rejoint Chicontepec, passant par Huayacocotla, Lmatlán, Zontecomatlán, Tlachichilco, Zacualpan (ou Texcatepec), tous antiques villages (mentionnés dans les archives depuis le XVIème siècle). Nous sommes parvenus aux «refuges», dans une autre culture, bien peuplée (70-200 hab./km²). Ces agriculteurs là affrontent un milieu difficile, tant naturel que social. Ce sont les laissés pour compte de la République, même si les biens communaux leur ont été confirmés par la Réforme Agraire et qu'ils soient bercés du discours idéologique de progrès, modernité et civilisation par une cohorte d'institutions chargées de leur venir en aide. Il semble que, paradoxalement, ils soient maintenus en retard par racisme: "Il leur plait d'être Indiens et, par définition, pauvres. C'est une question de culture. La bourgeoisie métisse, elle, est satisfaite de cette situation, puisque c'est là sa source de richesse" (Briseño, 1994, 11,14).

Accrochés aux pentes, leurs «milpas» (parcelles de maïs) sont leur horizon, à moins qu'ils n'en changent comme c'est de plus en plus fréquent, à la recherche de salaires dans le monde moderne uniformisateur (Verduzco, 1984). La seule Sierra de Puebla aura fourni, en 1994, 140 milles ouvriers agricoles, parmi lesquels 42% étaient reconnus comme paysans sans terre. Il paraît que le seul Etat de Veracruz leur "offre" plus de 500 000 hectares exigeant une main-d'œuvre intensive (journaliers pour les semis et récolte des produits maraîchers, cueillette du tabac, des oranges et coupe de la canne). Mais ils se dirigent aussi dans d'autres Etats : Sinaloa,

Sonora, Basse Californie, Nayarit, Morelos, où ils peuvent demeurer plusieurs années.

De même que les sols bruns et riches du piémont et de la plaine sont encombrés de matériaux descendus de la montagne, les villages d'en-bas entourés de terres ejidales sont saturés de «vecinos» venus des hauts. On leur reconnaît la qualité d'ouvriers agricoles ou de journaliers. S'en contenteront-ils longtemps ?

Un environnement plus large

Parler des acteurs locaux du Tamaulipas et du Veracruz oblige à positionner le propos dans l'ensemble mexicain. Retenons quatre points essentiels.

Tout d'abord, forts de 8,5 millions d'habitants (10,5% du total mexicain; 81 millions d'habitants, 1990), les deux Etats présentent un fort potentiel agricole dont les fleurons : viande, lait, sucre, café, légumes-primeurs, voire sorgho, occupent avec régularité les premiers rangs de la production nationale. A cela s'ajoute le poids de l'industrie pétrolière et celui des activités portuaires et urbaines.

Le second point est que les activités économiques des deux Etats présentent l'originalité, sans doute mieux marquée qu'ailleurs, de fonctionner par cycles, au moins depuis un siècle. L'activité est, ici, caractérisée par les mots "évolution changeante" et "conquête".

Troisièmement, cette partie du Golfe du Mexique présente une diversité de conditions physiques variant sur peu de distance, du fait de la combinaison du gradient altitudinal : plaine-piémont-sierra, disposé est-ouest, et du jeu climatique longitudinal.

Le quatrième point tient aux politiques de développement particulièrement soutenues dans cette région côtière. Jadis, l'exploitation pétrolière et la colonisation agricole; aujourd'hui, l'infrastructure routière et l'équipement des villes et des ports, ont été ou sont l'objet d'attention de la part de l'Etat (fédéral et fédéré) dans le même temps où des forces locales tentent de modifier ou de s'opposer aux priorités d'ordre général.

L'emboîtement ou la superposition de ces combinaisons, aux ramifications étendues du local à l'international, se présente comme une matrice dont les pièces se dessinent plus ou moins nettement dans les deux Etats observés.

Bibliographie

ARIEL DE VIDAS (A.), 1994, «La bella durmiente, el norte de Veracruz», Las llanuras costeras de Veracruz (E. RODRIGUEZ et O. HOFFMANN Coord.), ORSTOM-Univ. veracruzana, Xalapa : 9-31.

BARRERA BASSOLS (N.), 1992, «El impacto ecológico y socioeconómico de la ganadería bovina en Veracruz», Desarrollo y medio ambiente de Veracruz (BOEGE y RODRIGUEZ Coord.), Tomo 1, CIESAS-Inst. de Ecología-Fundación F. Ebert : 79-114.

BARRERA BASSOLS (N.), LOPEZ BINNQUIST (C.) y PALMA GRAYEB (R.), 1993, «Vacas, pastos y bosques en Veracruz», Desarrollo y medio ambiente, Tomo 2 (N. BARRERA y H. RODRIGUEZ Coord.), CIESAS-Inst. de ECOLOGIA-Fundación F. EBERT, Xalapa : 35-71.

BARRERA BASSOLS (N.), 1994, Ganadería y deforestación en Veracruz : procesos ecológicos y económicos de un espacio tropical, tesis de maestría en Antropología, CIESAS-Golfo, Xalapa, mimeo.

BATAILLON (C.), 1991, «Pétrole et tropique, la façade du Golfe», en Amérique latine, Géographie Universelle, Hachette-Reclus Ed., vol IV: 125-132, Paris.

BRISEÑO GUERRERO (J.), 1994, Aquí nomás...Aquí somos. Reproducción de la organización comunal de Ocuilzapoyo, S.L.P., col. Miguel O. de Mendizábal, CIESAS, México.

CAMBREZY (L.), 1990, «La distribución de la propiedad social en el Estado de Veracruz», México, ORSTOM, 21 p. multigr. (à paraître).

CAMBREZY (L.) y al., 1991, Atlas ejidal del Estado de Veracruz-Encuesta nacional agropecuaria 1988, INEGI-ORSTOM, Aguascalientes.

CARRILLO DEWAR (I.), 1993, Industria petrolera y desarrollo capitalista en el norte de Veracruz, col. Biblioteca, Universidad Veracruzana, Xalapa, 2 tomos.

DE LA PEÑA (M.T.), 1946, Veracruz económico, Gobierno del Estado de Veracruz, deux tomes : 580 et 514p.

FAGES (E.), 1854, (nueva edición 1959), Noticias estadísticas del departamento de Tuxpan, Ed. Citlalpetl, colección Suma veracruzana, Historiografía, México.

INEGI, 1994, México hoy, México.

MARCHAL (J-Y), PALMA GRAYEB (R.) y al., 1985, Analisis gráfico de un espacio regional: Veracruz, INIREB-ORSTOM, 220 p., Xalapa.

ORTIZ-ESPEJEL (B.), 1992, «La transformación de los paisajes agrarios en el norte de Veracruz», Desarrollo y Medio ambiente de Veracruz (BOEGE y RODRIGUEZ Coord.), Tomo 1, CIESAS-Inst. de Ecología-Fundacion F. Ebert : 115-123.

PEREZ ESPEJO (R.), 1987, Agricultura y Ganaderia, competencia por el uso de la tierra, UNAM, Inst. Investigaciones Económicas, 285 p., México.

PRIETO (A.), 1873 (ed. 1949), Historia, geografía y estadística del estado de Tamaulipas, Porrúa S.A., 361p., México.

PUIG (H.), 1976, Végétation de la Huasteca, Mexique. Etude phytogéographique et écologique, Mission archéologique et ethnologique française au Mexique, coll. Etudes mésoaméricaines, N° 5, México.

TOLEDO (V.M.), 1987, «La guerra de los reses», Ambiente y Desarrollo en México (LEFF, E Ed.), Editorial Porrúa, México.

VERDUZCO IGARTUA (G.), 1982, Campesinos itinerantes. Colonización, ganadera y urbanización en el trópico petrolero de México, El Colegio de Michoacan, Zamora.

Légendes des Figures

Figure 1 : localisation des États du Tamaulipas et du Veracruz

densité de population : Tamaulipas, 20-49 hab./km²;
Veracruz, 50-99 hab./km².

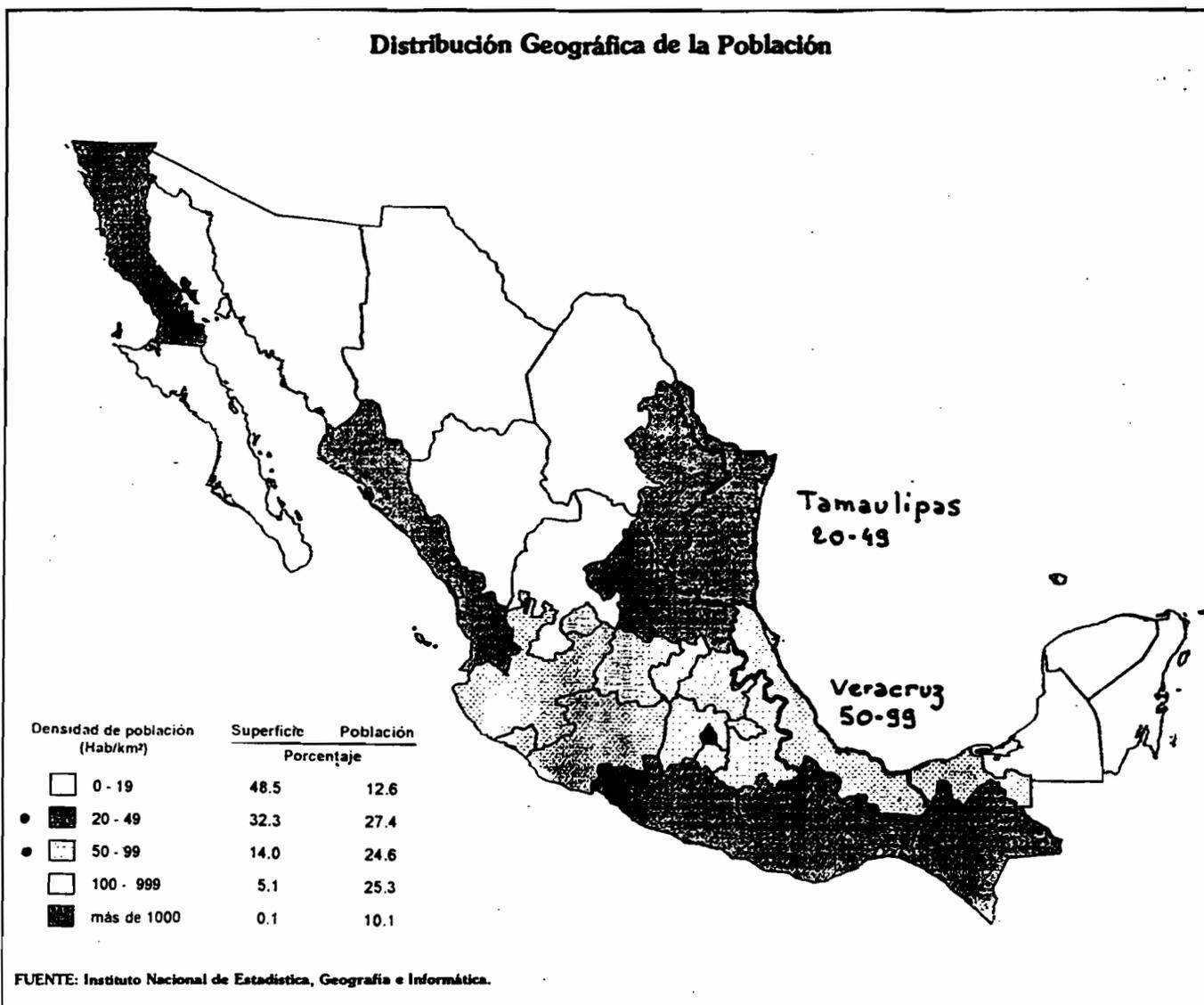
Figure 2 : Tamaulipas et Veracruz, principales localités

- 1) localité entre 20 et 50 000 habitants, 1990;
- 2) localité de plus de 50 000 hab. en 1980, avec cercle proportionnel à la population 1990.

Paris, 1er mai 1995

Figure 1

Distribución Geográfica de la Población



Inegi, 1994, p40

Figure 2

